

Le Cercle des noyés, rencontre avec Pierre-Yves Vandeweerd

2007-03-08

Cinergie : *Tu aimes parler des gens, mais tu n'aimes pas les montrer, tu as une certaine pudeur vis-à-vis des personnages que tu présentes.*

Pierre-Yves Vandeweerd : Je ne veux pas montrer les gens dans leur singularité, ce qui m'intéresse, c'est de filmer les gens à partir d'un enjeu que nous arrivons à créer ou à développer ensemble. Mes films ne sont pas des portraits de gens dans leur singularité et encore moins dans leurs faiblesses !

Cinergie : *Le Cercle des noyés est un recueil de témoignages de prisonniers qu'on ne voit pas. Les seules personnes qui apparaissent à l'image sont des anciens bourreaux ou des femmes de militants.*

Pierre-Yves Vandeweerd : Pour ce projet, qui s'est développé sur près de 10 ans depuis le moment où j'ai rencontré pour la première fois les survivants de Oualata, nous avons entrepris ensemble un travail de mémoire avec l'envie de sauver leur histoire de l'oubli. Nous avons décidé que le film aurait la forme d'un texte avec ce qui doit absolument survivre de leur vécu.

Cinergie : *Quelle est la signification du « Cercle des noyés » ?*

Pierre-Yves Vandeweerd : « Le cercle des noyés » est le nom qui a été donné à ces intellectuels négro-africains mauritaniens envoyés, pendant plusieurs années, dans le fort de Oualata. Le « cercle des noyés » vient du terme peul « youldé », qui signifie « être perdu, noyé », mais avec une notion de sécheresse, noyé dans le sable d'une certaine manière. La Mauritanie est un pays à la fois composé d'une communauté arabo-berbère qui est au pouvoir depuis l'indépendance (les maures), et dans le sud du pays, le long du fleuve Sénégal vit une minorité négro-africaine composée de Peuls, de Wolofs et de Soninkés. Depuis l'indépendance, cette minorité opprimée n'a jamais eu le droit d'entrer dans les organes politiques du pays. Elle a vécu un processus d'acculturation, étant obligée de copier le mode de vie et la culture nomade des maures. Sa langue ne pouvant pas être enseignée dans les écoles, elle a subi un processus d'arabisation. Petit à petit, une conscience politique est née qui s'est d'abord manifestée fin des années 60 au travers d'un mouvement mené par des instituteurs et des professeurs, et puis, se sont créées, clandestinement, les Forces de Libération des Africains de Mauritanie (les FLAM), constituées d'intellectuels peuls. Leur seul acte politique fut la rédaction d'un document : « Le Manifeste du Négro-Mauritanien opprimé » dans lequel ils dénonçaient les injustices qu'ils subissaient. Ce document a circulé de manière clandestine à l'intérieur du pays, à l'extérieur aussi, lors des grandes réunions internationales où étaient présentes les autorités mauritaniennes. La réponse du dictateur mauritanien de l'époque a été sanglante : les militants ont été arrêtés, jugés de manière sommaire et envoyés dans le Fort de Oualata.

Cinergie : *Pourquoi toutes ces explications ne se trouvent-elles pas dans le film ?*

Pierre-Yves Vandeweerd : La plupart de mes films se sont faits sur le continent africain, mais je n'ai jamais eu l'impression de faire des films sur l'Afrique. Je ne fais pas de films explicatifs, didactiques ou informatifs qui décriraient une géostratégie ou un problème donné. Je ne suis pas Africain, je viens de Belgique et pourtant, j'ai l'impression que l'Afrique est le lieu à partir duquel je peux le plus facilement exprimer l'essentiel.

Dans mes films, je pars de l'idée que les questions que je pose sont les mêmes que celles qui animent mon quotidien en Belgique. Inévitablement, j'essaie, à partir de ce que je décris en Afrique, de faire le lien avec le reste du monde. Ce film est le récit d'anciens prisonniers politiques qui ont vécu un calvaire, une descente aux enfers en Mauritanie à un moment de l'Histoire de ce pays. Mais ce vécu renvoie à d'autres situations qui ont eu ou ont lieu dans le monde. Mon film, Closed District, n'était pas sur la guerre au Sud Soudan mais un film qui questionnait ma position de cinéaste à un moment donné : quand on est témoin de quelque chose qui nous échappe, qu'est-ce qu'on en fait ?

Racines lointaines, cette recherche d'un arbre que je vois de ma fenêtre en Belgique, je le cherche en Mauritanie, mais j'aurais pu le chercher en Finlande, en Islande... L'arbre a cette dimension universelle qui permet à chacun, au-delà des différences culturelles, de se rencontrer et de partager ensemble un certain nombre de questionnements, d'enjeux, de réfléchir sur ce qui nous habite, ce qui nous est essentiel et ce qui est inéluctable, les questions de la vie, du sens de la vie, de la mort, du rapport à l'autre, de l'amour etc.

Cinergie : Dans *Racines lointaines* justement, ce symbole spirituel qu'est l'arbre est prétexte pour montrer une Afrique démunie, assoiffée, desséchée, moribonde. Au contraire, dans *Le Cercle des noyés*, tu pars d'un événement historique pour prendre du recul et avoir une réflexion universelle.

Pierre-Yves Vandeweerd : Dans *Le Cercle des noyés*, ma position est une position de passeur : j'ai été témoin d'une histoire qui m'a été racontée, elle m'a touché, bouleversé et j'ai eu envie à mon tour de la transmettre à d'autres. Dans *Racines lointaines*, on est dans un processus de transformation ; je pars avec un symbole qui me permet d'avancer dans ma quête, mais je ne sais pas où je vais, et tant les arbres que les gens que je rencontre me transforment, à un tel point, que de ce film ou de ce tournage je ne suis pas revenu. Je suis revenu physiquement, mais je ne suis plus le même. Et ça pour moi, c'est essentiel. Le cinéma du réel a cette capacité de transformer, non pas les choses mais les êtres. Bien entendu, les gens qu'on filme ne sortent jamais indemnes de cette expérience, surtout quand on a pu faire émerger ensemble des enjeux communs. Le cinéma, c'est aussi pouvoir provoquer quelque chose chez le spectateur, mais il y a aussi un processus de transformation du réalisateur. Avec *Racines lointaines*, plus j'avancais dans le film, plus je m'éveillais, et plus je me transformais et je me suis tellement transformé que celui qui revient n'est pas celui qui est parti.

Cinergie : Dans *Le Cercle des noyés*, il y a une écriture, alors que pour *Racines lointaines*, on a l'impression que l'écriture se fait au fur et à mesure du tournage.

Pierre-Yves Vandeweerd : C'est complètement l'inverse. Le tournage de *Racines lointaines* a été précédé par six mois de repérages, et j'ai dû écrire un scénario pour les demandes d'aides. J'y avais présenté les personnages de telle façon, qu'on aurait dit une fiction. Au tournage, même s'il s'est fait en équipe restreinte, on est resté lié à ce qui avait été écrit comme si lorsqu'on codifie de manière trop serrée un texte on a de la peine à s'en détacher. Par contre, pour *Le Cercle des noyés*, il y a un texte écrit, résultant de plusieurs années d'écoute de témoignages, un texte écrit à deux mains, du narrateur et moi. Mais le tournage en tant que tel est certainement le plus libre que j'ai fait parce que je suis à la caméra (avec un dispositif minimal, on tourne de manière clandestine) et je ne savais pas ce que j'allais rencontrer, je ne savais pas ce que je pouvais et devais filmer. Par contre, j'avais une idée très claire de la manière dont j'allais ou n'allais pas filmer. La voix-off avait été écrite en amont et j'étais habité par cette narration pendant le tournage, j'étais dans un état d'esprit proche de l'éveil. Je n'avais pas besoin de réfléchir au tournage. Sans cesse, je cherchais des éléments qui pouvaient faire sens dans ce film. Quand je filmais, le plan ou le cadre s'imposait de lui-même. J'étais porté par cette histoire. J'avais deux certitudes avant de commencer le tournage, le noir et blanc et des images de sable soulevé par le vent.

Cinergie : Et souvent une image de nuit.

Pierre-Yves Vandeweerd : Voilà, des images de nuit ou du moins, des images avec de forts contrastes, entre l'obscurité et la lumière, une lumière qui est presque saturée, on serait presque en surexposition pour définir cette idée de blessure. Pour filmer, je pars plusieurs mois, je reste le temps qu'il faut et je me laisse imprégner par ce que je rencontre. J'aime laisser une grande place à l'imprévu, à l'accident, même si l'imprévu a pour conséquence que ce que je filme peut ne jamais avoir été imaginé. On peut même accepter que le film terminé ne ressemble absolument pas au film mis sur papier ou projeté en amont. *Closed District* en est le meilleur exemple : le film qui a existé sept ans plus tard est à mille lieux du film imaginé. C'est ça qui est fascinant dans le cinéma du réel, c'est que le réel d'une part se transforme mais aussi a cette capacité de te faire quitter la route que tu avais empruntée pour aller vers une toute autre géographie, et donner lieu à un tout autre film.

Cinergie : Pour ce tournage, *Le Cercle des noyés*, vous êtes partis à deux avec quel genre de caméra ?

Pierre-Yves Vandeweerd : Je voulais tourner en noir et blanc. J'ai longtemps pensé à la pellicule, j'avais même trouvé des accords avec Kodak. Mais je savais surtout qu'on allait devoir tourner de manière clandestine. À ce moment-là, la HDV est sortie. Les tests que nous avons faits ont démontré que c'était probablement la caméra qui pourrait le plus facilement m'accompagner. On est parti avec ce matériel de manière extrêmement discrète, minimaliste. À peu de choses près, on se retrouvait avec un dispositif proche de certains touristes ! (rires)

Cinergie : Ce n'est pas comme ça que tu as travaillé pour tes autres films ?

Pierre-Yves Vandeweerd : Oui, sauf pour *Racines lointaines* où là, je ne filmais pas moi-même, il y avait un opérateur image, un assistant à l'image. On travaillait parfois autour des arbres avec des rails. Même si c'était une petite équipe, c'était un autre dispositif. Suite à ce tournage, j'ai eu envie de filmer à nouveau. Déléguer un geste, devoir expliquer au cameraman non pas ce qu'il doit faire mais

ce que je ressens, cela me paraît tellement difficile, tellement compliqué dans le cinéma du réel. De plus, il est difficile d'amener des tierces personnes sur un tournage, après les repérages. Elles viennent s'immiscer dans quelque chose qui est toujours fragile, qui est souvent intime et essentiel pour la personne filmée et pour le cinéaste. Tout ça pour dire que **Racines lointaines** a révélé ça, la nécessité de revenir moi-même à la caméra en me disant que, finalement, ce qui fait sens dans une image, ce n'est pas la beauté intrinsèque de l'image, c'est de les faire de la manière la plus juste possible. Pour moi, la beauté d'une image ne vient pas de la lumière, du cadrage, elle vient de sa justesse, et si elle est juste, elle est belle. Qu'elle bouge dans tous les sens ou pas, peu importe.

Cinergie : Le Cercle des noyés est prévu pour sortir en salle ?

Pierre-Yves Vandeweerd : D'emblée, on l'avait imaginé pour le grand écran, pour les festivals et pour les salles. Actuellement, on se trouve devant ce choix : soit on fait un film pour la filière télévisuelle et inévitablement, si on veut être pris dans une commission télévisuelle, il faut se soumettre à un certain nombre de règles, soit on veut faire autre chose, quelque chose de plus libre et, à ce moment-là, on peut choisir une autre filière, un autre mode de vie pour le film. J'avais opté pour un film pour grand écran, avec une forme libre où on n'aurait de comptes à rendre à personnes, en tout cas, pas à des coproducteurs. C'est un peu comme ça qu'est en train de se développer la vie du film. Il a été sélectionné à Berlin, qui est une superbe caisse de résonance. Il sort en salle à partir du 2 mars en Belgique, au Flagey et dans différentes salles en province, et à partir du 11 avril en France.

Ce qui me paraît essentiel, c'est que ce film, tourné en Afrique, soit projeté là-bas au plus vite. Même si c'est un film sur une partie de l'Histoire passée de la Mauritanie, les questions politiques soulevées sont essentielles et constituent aujourd'hui un des grands enjeux de la politique mauritanienne, dans cette période qui précède les premières élections libres. Il va être montré en Mauritanie et au Sénégal avant la France. **Racines lointaines**, grâce à des Mauritaniens, a circulé dans l'ensemble du pays mais prioritairement dans les villages des personnes qui apparaissaient dans le film. C'était important qu'ils puissent le voir, qu'ils puissent se rendre compte vraiment à quoi ils avaient participé et de voir la place qu'ils occupent dans une narration beaucoup plus large. Cela me paraît essentiel, parce que les gens ne sont pas des acteurs, ce sont des personnes avec lesquelles j'ai une histoire qui existe parce qu'il y a le film. C'est important qu'on puisse faire ce bout de chemin ensemble et que les participants aillent jusqu'à la fin. La fin d'un film, ce n'est pas quand il sort du montage, c'est plutôt quand il commence à circuler.

Cinergie : Comment se passe la diffusion des films en Afrique ?

Pierre-Yves Vandeweerd : Très difficilement. Il y a quelques festivals du cinéma du réel, comme le FESPACO ou Quintessence à Ouidah au Bénin... Au-delà de ça, il n'y a pas grand-chose. J'ai toujours proposé gratuitement mes films à la télévision, mais comme la plupart des cinéastes qui ont tourné en Mauritanie, ce n'est pas pour autant que les télévisions les diffusent. Finalement, les gens découvrent ces films qui sont faits dans leur pays par le satellite, comme TV5. Ce n'est pas que leur télévision n'en veut pas, je crois que ce n'est simplement pas assez organisé pour que chaque film tourné dans le pays soit systématiquement diffusé dans un laps de temps relativement court. Je crois qu'il y a plein de choses qui sont en train de changer dans ces pays, surtout en Mauritanie depuis le coup d'Etat, il y a deux ans. La télévision est dans une nouvelle dynamique, et on remarque même l'émergence d'une nouvelle génération de jeunes cinéastes africains. On se rend compte que le genre « documentaire » est un genre de plus en plus mis en partage en Afrique. C'est très bien, car c'est un genre cinématographique dans lequel le public se reconnaît.

Propos recueillis par Dimitra Bouras

Exorciser l'oubli

Le 08/09/2006

Mauritanie 1987. Ils sont noirs et en butte au mépris d'un régime politique qui prétend les ignorer. Forts de leur bon droit, ils luttent contre cette exclusion, résistent et s'organisent. La réaction ne se fait pas attendre. Arrêtés au nom du peuple et de la nation, ils sont mis au secret, battus et torturés. Puis, comme pour éradiquer toutes velléités de rébellion, ils sont déportés à des centaines de kilomètres de leurs familles, dans l'ancien fort colonial à Oualata, en plein désert. Là, ils vont subir la loi meurtrière d'un état d'exception. Privés de tout droit, parqués comme du bétail, affamés et réduits aux pires besognes par des gardiens indifférents, ils ne connaîtront plus que la maladie, la déchéance et la mort. De cette véritable descente aux enfers, inhumaine et totale, quelques-uns vont survivre et

recouvrer leur liberté. Rendus à la vie civile, leur quotidien sera de silence et d'oubli comme si ce qu'ils venaient de vivre n'était jamais advenu.

Le Cercle des noyés, le dernier film documentaire de Pierre-Yves Vandeweerd, veut lever le voile sur ces années d'amnésie et nous livre le récit d'un des survivants du fort de Oualata après un travail préparatoire que l'on devine long et difficile. Pensé comme un acte de justice autant que de mémoire, **Le cercle des noyés** est d'abord l'évidence d'une rencontre et d'une complicité entre celui qui témoigne et celui qui écoute, entre celui qui se souvient et celui qui transmet et pérennise ce souvenir. Pour déjouer la banalité de l'horreur, Pierre-Yves Vandeweerd a conçu son film comme un exorcisme de l'oubli et l'a construit à partir de deux émotions qui se répondent et se complètent en une progression narrative sans apitoiement ni pathos.

D'une part, il y a l'émotion de cette voix, la voix de celui qui se souvient et se raconte. Une voix posée, contrôlée et en même temps terriblement fragile, éprouvée, une voix qui semble plonger si profondément dans le passé, comme si elle voulait sauver ses mots de la noyade, des mots qui surviennent et se lient et forment des phrases. Des phrases qui, à leur tour, nous lie à ces heures, à ces jours, et ces mois de détention où la raison se noie ou ce qu'il y a de vivant en nous fait naufrage et s'abandonne à sa disparition.

D'autre part, il y a cette émotion des lieux de détention, aujourd'hui vestiges coloniaux et qui, filmés en noir et blanc, apparaissent comme nettoyés de toutes traces d'un passé carcéral par cette commune volonté d'affirmer qu'il ne s'est rien passé. Avec beaucoup de sensibilité, la caméra de Pierre-Yves Vandeweerd saisit ce déni de l'histoire et crée cette distance nécessaire où peut s'inscrire l'espace du souvenir. Alors la voix qui raconte peut habiter ces lieux et, par le mouvement d'un montage maîtrisé, rendre au présent ce qui autrement se perdait inexorablement dans le lent travail d'usure du temps.

Travail d'épuration au service d'un travail de mémoire, **Le Cercle des noyés** est exemplaire de cette démarche qui vise avant tout à témoigner pour que les hommes d'aujourd'hui ne puissent pas oublier et que quelque part justice soit faite. Mais au delà de ces enjeux, le film nous laisse désarmés face à ce seul constat de ce que les hommes peuvent infliger à d'autres hommes. Pierre-Yves Vandeweerd, à trop limiter son rôle à celui de simple passeur de mémoire, trouve difficilement sa place de cinéaste et ne permet pas au spectateur de dépasser la simple empathie morale qu'il peut éprouver au récit de la victime.

Malgré ses qualités esthétiques, le film reste à l'abri de son éthique humaniste et ne propose pas de réflexion sur la complexité et les ambiguïtés du récit qu'il nous fait. Et c'est là sans doute la faiblesse d'un cinéma qui se pense essentiellement dans les termes de la transmission.

Philippe Simon

Que l'histoire voie le jour

Le 12/11/2007

*En anglais, le film s'intitule **Drowned in oblivion**. Noyés dans l'oubli. Noyés par l'oubli. Les derniers mots de Fara Bâ, en voix-off sur son propre portrait, immobile, droit et digne face à la caméra seront : « comme si rien de tout cela n'avait existé ». Ce magnifique documentaire fait justement œuvre de réparation. Cela a bien existé. Cela a eu lieu. Mais comment raconter, comment filmer l'emprisonnement, ce qui justement devait être étouffé ? Comment, dans l'obscurité des cellules, derrière les murs d'un fort, dans la lumière aveuglante du désert, tenter de percer la nuit de l'oubli ?*

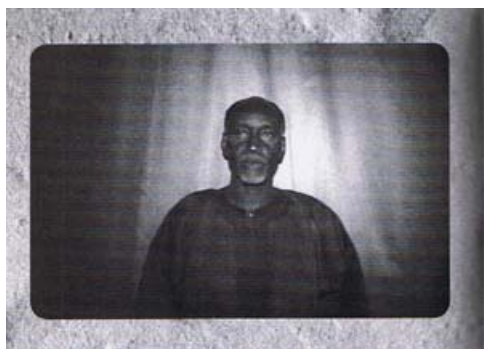


Ce DVD, un bel objet, sobre, noir, gris et blanc est à l'image de ce film bouleversant, d'une pudeur et d'une sobriété qu'il ne faudrait pas trahir ici. Il s'accompagne d'un petit livret bilingue où quatre textes critiques l'éclairent. Le premier est signé Kyrié Simon Luang, lui-même écrivain et cinéaste. Un article du rédacteur en chef de Vertigo et critique aux Cahiers du Cinéma, Cyril Neyrat. Un autre de Simone Vannier, du Festival Documentaire sur Grand Ecran. Un texte enfin de Jacqueline Aubenais. Ces textes sont introduits par une présentation du réalisateur lui-même sur sa démarche. Il rencontre, à Nouakchott en 1996, d'anciens prisonniers politiques des FLAM (Forces de Libération Africaines de Mauritanie). Mais la Mauritanie est toujours entre les mains de ceux qui les mirent en prison, le président Ould Taya. À la volée, il enregistre et recueille leurs témoignages. Jusqu'à ce que Fara Bâ, celui qui vient raconter leur histoire à tous en voix-off dans le film, émette lui-même le

souhait que ce film existe : « Il disait aussi que si ce film ne voyait pas le jour, leur histoire finirait par être oubliée de tous ». Entre temps, le dictateur est renversé. Le film peut naître.

À partir de ces témoignages, avec Fara Bâ, un texte est écrit puis traduit en Peul (la population noire de la Mauritanie, pays maure, vient principalement de la frontière voisine, le Mali). Le film se développe autour de cette voix qui lit et raconte, il évolue dans l'obscurité de la mémoire qui tente de se frayer un chemin jusqu'au jour.

Le récit de Fara Bâ procède lentement, c'est un récit presque appliqué, un récit sobre où l'émotion déborde rarement, fait de détails concrets. Il commence par ce rêve qui ouvre le film, ce rêve d'un chameau qu'on abat, ce rêve qui va presque contaminer toute la matière du film, la faisant vaciller, tel un mirage, entre rêve et réalité. Nous suivons pas à pas, du début à la fin, ce parcours vers l'oubli. Après les arrestations, après un an d'emprisonnement dans la capitale, le voyage vers le fort de Oualata, kilomètres après kilomètres, de plus en plus loin dans le désert, là où ces hommes vont connaître, pendant plus de deux ans, l'enfermement, la faim, la maladie, la souffrance, les travaux forcés, la torture, la mort réelle de leurs compagnons, et celles, symbolique, de leur humanité et de leur existence, entre ces murs, oubliés de tous, au fin fond du désert. Très peu de son direct. Très peu de témoignages face caméra : deux, une femme réfugiée sous ses voiles blancs raconte son mari avant qu'il ne parte là-bas ; un garde face caméra raconte son rôle au fort. À peine deux points de vue extérieur sur les prisonniers. Et les images d'un pays aujourd'hui.



Vanderweerd tourne son film dans un très beau noir et blanc et capte le paysage de la Mauritanie. Tantôt envahis par le sable et le vent, les longs plans d'ensemble fixes se brouillent, sont flous, le paysage lui aussi peu à peu devient comme fantomatique. Parfois, très nette au contraire, l'image accuse les contours de la lumière aride du désert. Le fort lui-même, dressé au loin sur sa colline, au milieu de nulle part. Quelques plans en intérieur. La nuit. Le jour. Quelques scènes du quotidien de chameliers, de la ville, d'un homme qu'on imagine être le gardien de ce fort déserté.

Parfois, enfin, l'image, très contrastée, trouée d'ombre et de lumière, devient fantasmagorique. Discrètement expressionniste parce que toujours sobre et simple dans ses symboles, Vanderweerd reconstitue l'imaginaire de la voix. Comme ce plan d'oiseaux croassant dans le ciel gris figure, préfigure, ce que raconte Fara Bâ: l'impossibilité de s'échapper du fort sous peine de mourir dans le désert, de finir en carcasse bouffée par les rapaces. La voix, venue de l'ombre et du silence, met à jour l'histoire. Les images se fraient un chemin en elle, tentant d'illustrer, de donner à voir ce qui fut invisible, ce qui ne peut être montré. Elles reconstituent un peu de réalité flottante entre le sable et le vent. Dociles et humbles, elles accompagnent le travail douloureux du témoignage, de la mémoire. Et là, le film prend forme dans cet écart entre la voix et les images, entre cette voix de la mémoire, qui raconte un passé qui ne vit plus que par son intermédiaire et les images captées, reconstituées, illustrées de l'aujourd'hui. Alors on peut parler de poésie à propos de ce documentaire, parce que la poésie, qui n'a rien à voir avec un genre littéraire, est en elle-même un mode d'appréhension du réel. Parce que la poésie creuse cet écart entre l'intime et le réel pour les donner tous deux à voir et à sentir, noués en elle. Parce qu'à travers elle, c'est l'intuition de la vérité que l'on expérimente dans l'émotion. Le cercle des noyés est un film poème.

Anne Feuillère

Un DVD édité par le Gsara. Un film produit par Cobra Films, Zeugma Films, en coproduction avec le GSARA, le CBA, Images Plus, les Ateliers du Laziri. Avec le soutien du Centre du Cinéma et de l'Audiovisuel de la Communauté française de Belgique, du CGRI, de la Région Bruxelles-Capitale, du Centre National de la Cinématographie, de la PROCIREP, d'ANGOA. Développé avec l'aide du programme MEDIA.